

Nadine Richon

Laisse tomber
les anges

récit

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE LAUSANNE

**le Service Bibliothèques
& Archives** 
de la Ville
de Lausanne

« LAISSE TOMBER LES ANGES »,
TROIS CENT QUATRE-VINGTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ
ET DE BETTY SERMAN

COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE

COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE LEA LUND,
« ERIK, OUCHY, LAUSANNE, JANVIER 2016 »,

© LEA LUND & ERIK K

PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE

PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY

IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
CLERMONT-FERRAND

(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-418-2

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2017 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

« Il éprouvait sa personne singulière comme la singularité d'une aventure: quelqu'un, c'est quelque chose qui arrive et s'efface non sans avoir tracé les nervures d'un avenir toujours neuf et toujours recommencé. »

JEAN-PAUL SARTRE

« Merleau-Ponty »

Situations, IV

LE MANUSCRIT

JE NE SUIS pas morte. Je m'appelle Diane Thierry, ça c'est vrai. Mes cendres – quelles cendres ? – ne furent pas dispersées dans les eaux du Saint-Laurent. Je suis née à Montréal en 1915 mais n'ai pas claqué le 8 septembre 1938, suicidée à l'alcool et aux barbituriques dans l'horrible solitude de la pension Mathilde, à Grasse, Alpes-Maritimes. J'ai pour l'éternité une vingtaine d'années et je rêve d'un écrivain privé de matière, contraint d'épouser ma route et de réinventer mon histoire. Une femme, pour changer. L'ai-je trouvée en Suisse, après tant d'espairs avortés ? J'ai dormi comme un bébé emmailloté dans le tissu défraîchi d'un manuscrit non daté, rédigé à Lausanne vers la fin des années 1980 ou 1990, peu importe, je n'en suis pas à dix ans près. Mon auteur s'appelait Jean-François Hauduroy, romancier, dialoguiste, scénariste français, ami ou proche collaborateur de Claude

Chabrol, Jacques Becker, Édouard Molinaro, François Truffaut... J'aurais aimé le fréquenter plus longtemps mais il est mort en 2000, emporté par le cancer. Son fils Paul a conservé sous une pile de documents le texte non publié où je m'étais assoupie telle une Belle au bois dormant, en un temps où le réveil attendu ne peut plus venir d'un prince charmant guidé par le récit flottant d'un vieux paysan. Par amitié, Paul James Hauduroy a finalement cédé mon cœur à une romancière installée à Lausanne, face à une timide bourgade française dont l'existence s'affirme nuitamment, quand les lumières de son casino vampirisent les regards échoués sur le lac Léman. Il lui a légué mon refuge manuscrit, à elle qui n'a écrit jusqu'ici qu'un seul livre. J'aime son prénom ancré dans les légendes négligées par le temps, Sabine. Je la sens quelque peu désorientée par cette histoire située juste avant la Seconde Guerre mondiale, un conflit dont les Européens d'aujourd'hui, en dépit des innombrables documents connus et étudiés, peinent à se figurer l'atrocité. Je dois trouver le moyen d'entrer en contact avec elle pour l'aider à empoigner ce récit et à me façonner un nouveau destin : infiltrer son esprit, communiquer en songe, piloter à distance son ordinateur ? Dans tous les cas, je me réjouis !

Ma nouvelle amie n'incarne pas la prime jeunesse. Absorbée par ses activités, le travail, le sport, les réseaux ultraconnectés, elle doit déjà écarter, pour naviguer, quelques décombres du passé. Elle pourrait être ma mère, oh largement : j'ai vingt-trois ans. Une grande beauté... oui, moi, cou allongé, bouche gourmande, yeux verts, cheveux

régliasse, élégance désinvolte et teint fleur d'orange. Mon premier auteur avait en tête une actrice de cinéma. Je fume et enfume le voisinage, Sabine va détester avec ses appréhensions sanitaires et toutes les connaissances médicales accumulées ces dernières années. Je l'espionne depuis quelques mois, déjà. Elle court partout, sur tapis roulant, en ville, en voyage, caresse les pavés, fait chanter le gravier. Je la connais au point d'anticiper ses habitudes, d'attraper au vol ses pensées. Elle galope après l'insouciance et savoure cette sensation de force et de légèreté que le sport seul peut procurer. Le sexe lui paraît rarement aussi puissant, même si un baiser prolongé sur la bouche lui semble incarner, par instants, le point culminant de l'existence. Soucieux de conclure avec nous la liaison charnelle promise à chacun dès le berceau, le temps libidineux a déjà posé sur elle ses doigts d'égorgeur mais se contente, pour l'heure, de lui adresser un sourire hypocrite, pensez donc, des gens s'étripent derrière des façades délabrées, des étudiants au Mexique disparaissent dans l'enfer du narcotrafic, des femmes en divers lieux s'épuisent à fabriquer nos vêtements, des épouses sont répudiées, défigurées ou lapidées, des prisonniers parfois mineurs appréhendent un verdict assassin, des réfugiés disparaissent non loin des îles en Méditerranée, l'Europe se ferme à la misère, des crapules fanatisées écument les déserts, ensanglantent les mosquées, les marchés, des bombes mutilent et tuent, l'horreur planétaire envoie à la ronde sa *newsletter* mais la mort, bien élevée, avance sur ses pointes cotonneuses dans la petite ville suisse marquée par le souvenir de Maurice Béjart...

Ma romancière se débat avec la fatigue qui éclabousse sa figure dont le teint jadis si clair a pris la tournure diaprée d'une peau mûrissante, pas encore flapie mais déjà flippante pour celle qui rêve d'un visage sans âge. « Certaines femmes ne vieillissent pas », lui a certifié un dermatologue renommé, cachant sans doute, derrière ses revues spécialisées, un exemplaire usé du *Portrait de Dorian Gray*. Souvent paresseuse, Sabine se la joue bosseuse quand le temps presse, rivée à son ordinateur comme l'artisan à son outil. La littérature dans toute sa splendeur ne coule pas dans ses veines ; les descriptions abondantes et souveraines, les paragraphes alignés à la main dans un carnet, avec de sobres ratures aux allures artistiques, elle admire ce don chez certains. Son rayon demeure celui des objets encombrants, des phrases qui se frottent au réel sans parvenir à le peupler de figures inédites, créatures humaines ou animales, hybrides hommes-machines, entités disparates et néanmoins rassemblées sous le toit d'une maison-monde globalisée. Il faudrait déployer ces nouvelles identités à travers les contrées, partout les confronter à la beauté dilapidée, à l'épuisement du système-Terre, à cette nécessité de cohabiter sur un confetti dégradé et à l'espoir ténu mais têtu d'une rédemption lointaine et miraculeuse. Sabine se demande comment participer au grand récit du XXI^e siècle avec ses moyens limités, comment glisser ses évocations personnelles à l'intérieur de la Matriochka universelle.

LA FEMME N'EXISTE PAS

J'ÉCRIS aujourd'hui dans la fraîcheur de décembre, quand les lacs effacés par la brume ne peuvent plus parler et nous entretenir de ce temps géologique qui nous précède, nous exclut, nous survit, nous oublie. Je m'appelle Sabine, écrivaine en déveine sur la pente de l'ennui, besoin d'une secousse ou d'une nouvelle frimousse, à mon âge déjà certain je m'oppose à la ménopause, entre patch transdermique et pilule pour contrer la chaleur, la sécheresse, mais la maturité offre tout de même une forme de liberté. Je vis en Suisse, ce cœur géographique du continent européen, petit pays en trois parties ou régions linguistiques, voire quatre avec le romanche des Grisons, un canton à randonnées pouvant nous faire miroiter brièvement, et très loin du Wyoming, l'idée d'immensité. La Suisse offre à ses citoyens une surface de jeu minuscule, surtout si l'on ne maîtrise pas

pleinement la langue dominante. À dix-huit ans, j'avais décroché dans mon école le prix d'allemand, hélas nul ne s'est proposé en famille pour me financer un séjour linguistique dans cette Europe embryonnaire pré-Erasmus. Je suis mariée avec un homme excellent mais peu exotique : nous incarnons une endogamie socioculturelle parfaite, qui nous soude et parfois nous saoule. Notre fille porte un prénom extraterrestre, histoire d'élargir notre horizon et le sien. Elle s'appelle Sedna, comme la dixième planète. De plus en plus, je crains qu'elle ne s'esquive, à la manière de cet objet transneptunien qui semble échapper, aux confins de son orbite, à ce que les astronomes appellent joliment le jardin du Soleil. Pourtant, même en son aphélie si lointain, cette planète naine demeure fermement arrimée à notre système et ne devrait pas quitter nos parages solaires, sauf collision avec un monstre inconnu...

Sedna adolescente se dérobe, rumine et s'étiole dans son coin ; nous parlant de moins en moins dans la langue qui nous est commune, elle jette en l'air des mots cryptés, puis chante soudain comme si elle était seule au monde. On entend dire que les parents manquent de vigilance et de perspicacité : si votre enfant brûle son énergie hors des sentiers battus, vous voilà contraint à en répondre devant une société impatiente de déceler des responsabilités familiales, psychologiques, sociologiques, économiques, alors que toutes les causes invoquées pour condamner ou pour aider ne parviendront jamais à épuiser la totalité du mystère humain. L'enfant le mieux éduqué peut échapper à

sa trajectoire rassurante, à l'amour des siens et aux soins prodigués...

Ce matin encore, Sedna m'a tricoté une bouderie adolescente cruelle et cinglante. Dans une telle situation, je bloque, débloque, je crie, elle réplique dans la rage du moment et s'enfuit en me laissant effondrée telle une misérable sur le bord de la table. Le travail me rejette, l'écriture se dérobe, je ne suis rien. Je cherche à m'emparer d'une bouée littéraire jetée sous la forme d'un manuscrit jamais publié, mais comment puis-je envisager aujourd'hui un personnage aussi lointain, cette Diane Thierry insouciante et cependant nimbée d'une ombre tissée sous les alarmants auspices de la tuberculose ? J'ai souvent pensé que je manquais de féminité ou plutôt à la féminité, par timidité, par faible désir d'affirmation ou peur de grandir. La femme n'existe pas, disait Lacan, mais il nous attribuait par ailleurs une qualité d'égarement ; femme égarée qui s'égare, ou égare les autres, Diane me tend un fil que je dois attraper. Le texte qui m'échoit est centré sur un héros masculin, voire deux, et confine mon amie dans un rôle de vaine agitatrice dont la trajectoire se brise. Elle semble piégée entre deux hommes projetant sur elle leurs propres ambitions sans comprendre qu'elle se meurt. J'aimerais la placer au cœur de mon récit, la laisser agir comme une figure anarchiste et non une instigatrice de pacotille, mais la tâche me semble aussi ardue que d'extraire à mains nues un fin joyau dissimulé entre deux blocs rocheux.

MONTER À LEYSIN

JE NE SUIS pas une femme réelle, vous l'aviez compris, je suis née sous la plume d'un écrivain durant la boucherie de 14-18 et il m'a supprimée à la veille d'une autre guerre; il a fait de moi une femme éclair décédée avant même d'avoir coiffé sainte Catherine, selon l'expression qui accompagnait autrefois les jeunes filles célibataires passé le cap des vingt-cinq ans. Notez, pour une morte, j'ai du vécu. Je me suis renseignée sur l'état du monde et l'évolution des mœurs. La vie des femmes, en particulier, a changé. J'étais de mon temps une rebelle déphasée, une fille imprudemment isolée; je me suis imprégnée du féminisme et m'en revendique désormais, même si je peine à suivre les débats récents sur le voile, l'allaitement, la publicité, la féminisation des noms, le porno, la prostitution... Réjouissante diversité? La prise de parole par des femmes de toutes origines me paraît essentielle; mon regret porte sur la volonté affichée

par certaines de creuser des fossés infranchissables entre ces divers horizons féministes. De mon côté, je concède un petit coup de cœur pour le combat tapageur des filles aux seins nus ; il faut leur reconnaître un courage physique peu ordinaire dans un contexte hostile, voire haineux. Elles me font penser aux suffragettes qui affrontaient la violence policière et carcérale pour obtenir le droit de vote en Angleterre : aristocrates et ouvrières soudain soudées dans la lutte contre le patriarcat. Les Femen, au départ, mettaient véritablement leur corps en danger pour dénoncer les petites dictatures nées sur les ruines de l'Union soviétique. Le mépris dont elles font l'objet aujourd'hui me paraît suspect car elles ne s'attaquent pas à des personnes mais à des symboles politiques et théocratiques pour rappeler qu'ils sont inscrits dans une histoire dont il est toujours possible de se distancer, voire de se libérer. Sabine pourrait me revêtir d'une couronne de fleurs et m'envoyer protester les seins nus face à l'extrême droite, aux ultrareligieux, contre le commerce des armes et tous les trafics tordus, mais elle ne le fera pas car elle craint le mauvais goût et les prises de position tranchées ; intellectuelle en quête de modération, elle ne me fera jamais ce cadeau. Quel dommage, non ?

L'homme à qui je dois mon statut de personnage, mon sillage de papier, m'a imaginée en comédienne désirée et m'a jetée sans préavis dans les bras de la maladie, la phtisie, cette vacherie. L'ancien nom de la tuberculose, oui, un bon moyen de se débarrasser d'une fille telle que moi, une peste et même une pestiférée, refusant le mariage en un

temps où les femmes se livraient volontairement à ce qui reste parfois encore une forme de sujétion légalisée. C'est d'ailleurs amusant de constater à quel point cette tradition perdure, avec quelques heureux aménagements...

Mon auteur m'a plantée dans un décor qu'il connaissait bien, le Quartier latin, ce morceau de pavé parisien où il avait vécu avant de se réfugier en 1968 dans la quiétude helvétique avec sa femme alors enceinte. Ma vie déployée dans son manuscrit offre un miroir flatteur aux aventures d'un duo masculin enclin à la rigolade et à la rêverie. Le héros principal, Michel Lechenko, me suit partout en dépit de la bactérie enfouie dans mon corps désirable. Il en est lui-même atteint. La maladie nous balade d'un endroit à l'autre, au gré des traitements et des rémissions, et nous empêche de préparer l'avenir. La famille de Michel est venue des bords tourmentés de la Neva et s'est implantée en France comme quantité de migrants désemparés, de travailleurs disponibles, de réfugiés à travers les âges ; recueilli à neuf ans par son oncle antiquaire à Paris, Michel se présente fièrement comme « Français de la première génération ». À ses côtés, André Larignac incarne l'héritier en rupture avec son clan bourgeois ; il écrit une pièce dans laquelle il me voit figurer dans le rôle de sa sœur et qui lui permet de cracher dans la soupe avec un humour carnassier, dans le vin familial devrais-je dire, puisque son père pinardier est propriétaire du vignoble de Château Caillac.

Je me suis liée d'amour et d'amitié avec ces deux zigotos séjournant en même temps que moi au sanatorium des Mèlèzes, dans un village suisse

appelé Leysin. Un médecin y pratique l'héliothérapie avec un certain succès. Contrairement à moi, Michel et André vont surmonter leur maladie, et cette victoire des garçons souligne d'autant plus l'insondable cruauté de ma disparition. Mon destin trouvera-t-il une autre expression sous la plume de Sabine ? À la voir se débattre avec sa fille adolescente, je crains qu'elle ne s'épuise avant de s'intéresser à moi. Je crois comprendre que la jeune Sedna cherche un moyen particulièrement coûteux de rompre avec l'univers exigeant de ses parents, des gens attentifs, excessivement angoissés peut-être ? Sabine prépare en ce moment un texte sur un auteur français réputé dans le monde universitaire, mais relativement peu médiatique. Son nom ne me disait rien et j'ai dû le chercher sur internet : Didier Eribon. Je vais patienter, car je sens passer entre Sabine et moi un courant qui va nous entraîner dans une aventure commune à inventer.

LE SOCIOLOGUE

J E DOIS terminer cet article avant le retour de Sedna car sa présence fantomatique à la maison diffuse maintenant une lourde atmosphère : nous sommes vampirisés par notre fille, ses silences, ses réticences, une violence sourde qui peut éclater à tout instant. Je ne sais pas vous, mais moi, les livres m'arrivent entre les mains par l'intermédiaire des anges. Un ami cultivé ou une lectrice qui conseillent, voire offrent dans un élan de générosité, une soif de partage. Un matin dans ma boîte j'ai trouvé Didier Eribon ! Ou plutôt son fameux livre à la couverture jaune avec lui enfant en photo : *Retour à Reims*. Tissé dans le soi peu soyeux d'un destin rugueux, le contenu m'a emportée à la fois loin de moi et, par un curieux retournement, au cœur de ma propre histoire. À mon amie Francine, qui m'avait adressé ce cadeau depuis Paris, où elle vit, j'ai confié mon malaise à voir un homme

tourner le dos à sa famille aussi résolument ; absent durant près de vingt ans et s'étonnant presque, retrouvant sa mère après un tel silence, de la souffrance creusée en elle par l'abandon. Nous étions, Francine et moi, joyeusement attablées devant nos verres bombés colorés d'un spritz orangé une fin de journée estivale au Café des Concerts, dans le Paris de la Villette.

Parvenu au sommet de la pyramide académique, le professeur Eribon enseigne, publie, reçoit des prix et des invitations à la ronde. Je n'ai pas eu l'occasion de l'entendre en conférence, mais il doit y exceller. Pas le genre à bassiner son public avec de l'eau tiède. On imagine la somme de travail et d'efforts pour en arriver là, parti de loin, voire de rien, comme il le dit si bien. L'égalité des chances, pour les enfants d'ouvriers, signifie en réalité remonter la pente, dompter le handicap initial, l'inadéquation parentale au contexte scolaire, celle des grands-parents, de toute une lignée amenée à travailler presque sans répit dans les champs, à l'usine, au comptoir, à la conciergerie, à l'onglerie, à l'épicerie... Bien sûr, le bonheur se niche parfois au coin de la rue et nous pourrions en discuter devant *The Shop Around the Corner*, ce film délicieux où le cinéaste Ernst Lubitsch met en scène de modestes vendeurs sous l'angle de la rencontre amoureuse, mais il faut continuer, suivre Eribon, réfléchir à partir de lui. Dans le contexte ouvrier, il arrive que la personne se croyant absolument libre de dédaigner les études – je n'aime pas ça, je préfère recevoir un salaire immédiat, être autonome, utile, vivre ma vie – ne fait en réalité qu'appliquer une norme

familiale, un modèle culturel qui reproduit les inégalités en pesant sur tous les individus, même les plus susceptibles de s'en émanciper. Le sociologue Pierre Bourdieu a résumé ce phénomène sous le nom d'*habitus*, quand les contraintes sociales se trouvent incorporées, métabolisées, intimement intégrées à nos circuits neuronaux, à nos modes de penser et d'agir. L'autre soir, un ami philosophe et grand connaisseur de Spinoza m'a déclaré n'en vouloir à personne car c'est tout à fait inutile ; un voisin qui est le mien, criant chaque nuit dans son appartement, obéit comme nous tous à des causes inextricables. Que faire si je me sens agressée hors de toute mesure, si le poids devient pour moi insupportable alors que d'autres, peut-être, s'en accommodent encore ? Il faut se protéger du pire, individuellement et socialement, et parfois simplement déguerpir. « La liberté, mais c'est surfait », a conclu cet ami en levant son verre au souvenir de Baruch le solitaire, mort en 1677 dans la poussière des verres optiques qu'il polissait, lui qui devait vivre en dépit d'un « *berem* », autrement dit une excommunication à force de chercher, loin des croyances qui soudaient la communauté juive d'Amsterdam, à percer les lois de la politique, de la nature et des passions humaines. Une vie pacifique, une fin hélas prématurée, un organisme usé et une postérité inépuisable...

J'aimerais dire beaucoup de bien du livre d'Eribon — ah, ses fulgurances ! —, mais je souhaite exprimer une réserve sur le fond. Par exemple, lorsqu'il ne daigne pas assister aux mariages de ses frères par crainte de se trouver « mal à l'aise » dans ce milieu populaire où l'on chante des ritournelles en

répétant chaque année « les mêmes plaisanteries graveleuses, les mêmes danses, les mêmes inusables bêtises, les mêmes disputes de fin de soirée... ». Serait-il le seul au monde à subir de tels décalages émotionnels ? Pourquoi s'en affliger au point de ne pouvoir supporter ne serait-ce qu'une simple journée ? Il en va de même lorsqu'il évoque cette période de sa jeunesse où, lancé dans le monde des études, il garde par-devers lui ses précieuses découvertes, ne croyant pas utile ou possible de partager cette richesse acquise avec ses proches... Ne fallait-il pas, au moins, tenter cet effort ?

Une question m'intrigue et le poursuit, je crois : pourquoi n'est-il jamais revenu auprès de ses deux frères les plus jeunes afin de les aider à imaginer leur avenir ? Aujourd'hui, il décrit des hommes pas trop mal lotis sur le plan financier, mais soumis aux idées sombres de l'extrême droite. Il semble découvrir d'une manière incroyablement tardive la douleur ressentie par ces deux enfants à la suite de son départ. Après tant d'années silencieuses, il écrit : « Quelle ne fut pas ma stupeur quand ma mère m'apprit que mes deux plus jeunes frères (de huit et quatorze ans plus jeunes que moi) avaient considéré que je les avais "abandonnés" et qu'ils avaient beaucoup souffert – et, pour l'un d'eux au moins, qu'il souffrait toujours – de cet abandon ! Je ne m'étais jamais posé la question : comment avaient-ils perçu mon éloignement croissant, puis total ? » Et il poursuit très lucidement : « Je fus égoïste. Il s'agissait de me sauver moi-même, et je n'étais guère enclin – j'avais vingt ans ! – à prêter attention aux dégâts que ma fuite provoquait. » De

même, il n'hésite pas à s'interroger sur la possibilité qu'il aurait eue de les soutenir dans leur scolarité et de leur communiquer le goût de la lecture. Avec ce constat douloureux : « Je ne fus en rien le "gardien" de mes frères et il m'est difficile, désormais, de ne pas me sentir — mais il est un peu tard — coupable. »

Il ne dit rien, en revanche, de sa relation avec celui qui souffre encore par-delà les ans. L'a-t-il invité à prendre un verre, à sortir pour initier un soir une conversation fraternelle ? Anticipe-t-il un refus ? Sans même parler du frère aîné vivant des aides sociales en Belgique, après s'être cassé les épaules à force de soulever des carcasses de boucherie... Mais si le professeur Eribon s'attribue la faute de l'absence totale de liens entre eux et lui, pourquoi n'essaie-t-il pas de renouer, même brièvement, sans illusions ni garanties ? Il paraît incapable de jeter une passerelle par-dessus l'abîme et avoue franchement n'avoir pas assisté aux obsèques de son père : « Je n'avais pas envie de revoir mes frères, avec qui je n'avais plus aucun contact depuis plus de trente ans. »

Je ne veux pas ignorer une donnée essentielle, une évidence même. Eribon a analysé l'homophobie dans des ouvrages fameux, la question de l'oppression sexuelle l'ayant occupé bien davantage que celle de la domination sociale, enfin explorée dans ce *Retour à Reims* en forme de confession. Cet autoportrait en jeune marxiste exalté me conduit à penser qu'il fut frappé de cécité théorique à partir d'une double expérience pratique : d'abord, il en était arrivé à dénigrer ses propres parents, dont les

désirs d'acquisitions matérielles ne correspondaient pas à l'image idéalisée qu'il se faisait alors de la classe ouvrière; ensuite, en jeune gay incompris dans son propre entourage, brimé par « les lois de la normalité sexuelle », il a focalisé toute sa réflexion et son énergie sur cette seule dimension, rejetant dans l'angle mort de sa pensée la question de son appartenance au monde ouvrier.

Dans *Retour à Reims*, il s'étonne lui-même de cette attention exclusive portée aux enjeux de l'identité sexuelle, excluant la prise de conscience sociale, sans doute plus douloureuse car impliquant la pensée d'une rupture voulue avec son milieu d'origine. En parallèle, il reconnaît l'inanité de la position intellectuelle qui fut la sienne, qui prétendait nier « le temps historique », le fait que la classe ouvrière des années 1960 et 1970 – époque de ses parents – ne vivait tout simplement plus à l'heure des travailleurs découvrant la mer durant la période du Front populaire. « Mais qu'est-ce qu'un récit politique qui ne tient pas compte de ce que sont réellement ceux dont il interprète les vies et qui conduit à condamner les individus dont il parle puisqu'ils échappent à la fiction ainsi construite ? », demande-t-il très justement. J'admire la « touche Eribon », cette façon d'inscrire les observations sociologiques dans l'intimité du vécu; cela donne une très grande force à son diptyque autobiographique formé par *Retour à Reims*, puis *Retours sur retour à Reims*, où il répond aux nombreuses réactions suscitées par le premier livre. Pourquoi n'ai-je pas lâché cette double lecture en cours de route? Pourquoi me suis-je attachée à cet homme qui fuit

sa famille d'origine et qui — à mon sens — ne va pas assez loin dans l'autocritique et l'effort en vue de combler les fossés ? Pour deux raisons essentielles.

Premièrement, Didier Eribon raconte d'une manière quasiment cinématographique. Je pense en particulier à une séquence très poignante où il accompagne sa mère occupée à faire le ménage dans une maison et où il entend la propriétaire des lieux sermonner son employée : le lecteur sent monter les larmes de l'adulte humiliée, perçoit la voix méprisante de la patronne et partage le désarroi de l'enfant. Sans oublier d'autres moments traumatiques liés aux éclats pathétiques de son père tyrannique et au souvenir de la frustration sociale et conjugale violemment exprimée par sa mère. Deuxièmement, l'auteur place subtilement la petite histoire personnelle — parfois embarrassante pour lui — dans le grand tableau sociologique, écrivant ainsi, à propos du coup de main attendu dans les milieux favorisés se réjouissant de l'existence d'un oncle ambassadeur, dirigeant d'entreprise ou avocat : « Loin d'affirmer comme miens des cousins lointains, comme c'est le cas dans les familles bourgeoises, j'en étais plutôt à effacer mes propres frères de ma vie. Je ne pouvais et ne pourrais donc compter sur personne pour m'aider à avancer sur les chemins que j'emprunterais et à surmonter les difficultés que j'y rencontrerais. » Enfin, Didier Eribon explore très finement le fil du temps, par exemple lorsqu'il se remémore sa grand-mère maternelle, présentée avec une émotion soudaine comme une femme mystérieuse et fort peu attentive à sa propre fille, arrivée bien trop tôt dans sa vie. À l'évocation

de cette France profonde marquée par l'exploitation et la misère, l'auteur ne cède en rien au pittoresque car l'histoire des ouvriers, des domestiques et des concierges à travers les âges n'invite guère à la rêverie.

LES MONDES PARALLÈLES

SABINE m'apporte quantité d'informations sur Didier Eribon, me voilà plus savante, j'en suis ravie, même si son intérêt pour cet écrivain repousse d'autant le moment où elle s'occupera de mon histoire à moi. Rompre avec sa famille, pour ce garçon alors en quête de liberté, signifiait en somme se quitter lui-même afin de rejoindre avec courage – et sans nulle certitude d'y être mieux compris – un tout autre espace géographique, culturel, mental, psychologique. Sabine lui reproche la brutalité de cette rupture, mais avait-il réellement le choix ? Devait-il se transformer à vingt ans en père pour ses plus jeunes frères ? J'aurais opté pour le départ, moi aussi, et sans ticket de retour. Paris vaut bien une indélicatesse ! Et puis la trahison ne vient-elle pas en premier lieu de la famille ? Des proches qui vous négligent, ne voient rien hors de leur train-train et n'écoutent pas vos besoins ?

Mon père assouvissait les miens sur le plan financier: toujours mieux que rien! Diplomate canadien, Papa. Installé à Berne, à Paris, puis nommé au Caire et soudain heureux de fuir les rigueurs de l'hiver, de rompre la caressante monotonie qui m'avait apporté dans l'enfance tant de confort et de sécurité. Je ne voulais pas d'une vie hors-sol alors il m'a légué l'appartement qu'il possédait sur l'île Saint-Louis, ça m'allait bien, de toute façon je n'avais pas le choix, nous ne pouvions pas le retenir en France, ma mère et moi. Elle partit avec lui, se perdit dans le Khân al-Khalili, grand souk du Caire, tenta le désert, le fleuve, la mer pour oublier dans la stupeur les douceurs de la conversation entre amies et jusqu'au souvenir récent de sa fille. Elle ne m'envoya que trois lettres en deux ans, où elle m'exhortait à ne pas demeurer seule et me rappelait ces aurores boréales que nous admirions ensemble lorsque j'étais enfant au Canada. Un matin, ouvrant un minuscule paquet, j'ai découvert enrobé d'un papier rose l'attrape-rêve indien que nous avions acheté ensemble avant son départ: elle me le retournait après sa conversion à l'Islam afin de se débarrasser de toute référence païenne. Elle voulait vivre cette religion à fond, pourquoi pas, mais la vue du fragile objet restitué me mit les larmes aux yeux. Lorsque je suis tombée malade, je n'ai pas souhaité en parler à mes parents. Sous la pression de notre médecin de famille, je me suis expatriée sans conviction dans le petit pays voisin, sur les hauteurs de Leysin; si ma mémoire est bonne, c'était au mois d'août 1937.

Seul bénéfice à ce déracinement contraint : ma rencontre avec Michel et André, tous deux aussitôt amoureux de moi. Ils étaient arrivés depuis quelques semaines déjà dans ce coûteux sanatorium helvétique et venaient de nouer une tendre amitié virile pour mieux résister à l'ennui de leur confinement sur un rocher. Trois crevards en attente d'une résurrection. André, le plus âgé d'entre nous, venait de fêter ses vingt-sept ans et rêvait d'une gloire théâtrale à mes côtés. La pièce qu'il achevait d'écrire me donnait l'occasion d'imaginer une vie non mutilée par la maladie. À cette époque, on aurait pu me prendre pour une enfant gâtée. J'étais exaltée, j'aimais boire, fumer, faire l'amour et vagabonder. J'exprimais clairement mes dégoûts, mes désaccords, je pestais et distribuais les punitions autour de moi. Mais quand mon ciel s'éclairait, je pratiquais la contrition et manifestais une bonne humeur généreuse : j'invitais les unes et les autres, les amis et les passagers clandestins, j'arrosais l'entourage, dorlotais le voisinage et pardonnais vite si l'on m'attaquait, d'un simple sourire qui engageait les autres à redoubler de gentillesse à mon endroit. Avec le recul, je me vois comme une féministe spontanée échappant sans effort au modèle ancestral de la femme enfermée dans la conjugalité. Le pouvoir masculin se manifestait encore ouvertement dans ces années 1930 et je suppose qu'il m'aurait été difficile, sur le long terme, de vivre l'amour en-dehors du mariage. Avec mon air « tombé du nid », je devais fatalement crever en plein vol sous la plume assassine d'un écrivain de sexe masculin. Peut-être voyait-il en moi

l'emblème de l'innocence perdue au moment où le nazisme allait plonger l'Europe dans l'atrocité ? Mince alors. Il m'a personnifiée comme une tête à claques, une surdouée agaçante à force de mépriser les bons soins prodigués à Leysin, et les conseils répétés des médecins, mais de là à me liquider si jeune, il y a un pas dont je refuse la fatalité.

Par-dessus l'épaule de Sabine, je découvre un passage qui me bouleverse dans le livre de Didier Eribon, quand le jeune homme, installé à Paris, croise son grand-père laveur de carreaux ; l'auteur met en relief la joie naïve de cet homme du peuple savourant la rencontre impromptue avec son petits-fils, et la gêne antagoniste de ce dernier, sa peur d'être vu en si piteuse compagnie. Autrefois, j'aurais détesté un type capable de manifester ainsi son mépris de bas-étage envers les pauvres. Aujourd'hui, je peux comprendre dans une certaine mesure le désarroi de ce jeune homme écartelé entre son passé ouvrier et les promesses d'un monde intellectuel qui semblait lui ouvrir les portes d'un futur idéalisé. Je ne dirais plus honte à lui, mais honte à ce système de domination qui ne reconnaît pas suffisamment le talent des travailleurs amenés à faire fonctionner les objets du quotidien, à entretenir les machines, les routes, les maisons... Honte à cette organisation qui ne valorise pas suffisamment ces professions, sans oublier les soins aux personnes. Et pourtant nous dépendons de ces innombrables connaissances accumulées chaque jour au contact direct avec les êtres et la matière. Pourquoi ne pas encourager davantage toute cette énergie ?

Notre trio de Leysin baignait dans l'insouciance, en dépit d'une maladie pour le coup démocratique. Je me lovais dans l'étoffe soyeuse de mon histoire familiale marquée de longue date par la sécurité financière. Même lorsqu'il ne roulait pas sur l'or durant sa vie de bohème à Paris, Michel se savait dans l'attente d'un destin. Un jour il participerait au festin. Fauchés mais réfractaires à la pauvreté, nous aimions cultiver nos habitudes de riches, quitte à grignoter deux malheureuses biscottes après une nuit arrosée au champagne. Cette foi souriante en un avenir truffé de surprises, comme dans les livres reçus et parcourus au fond d'un lit confortable, nous la tenions d'un savoir ancien, d'une croyance ancrée dans la matérialité des possessions ou, du moins, dans le souvenir d'une vie de château qui finirait bien, un jour ou l'autre, par se proposer à nouveau aux rejetons les plus lointains d'une si longue tradition. La France aristocratique et bourgeoise ne pouvait dès lors que s'horrorifier des révoltes individuelles qui poussaient de rares héritiers à couper radicalement les ponts pour se diriger vers un futur inconnu, dynamitant les plus solides repères. J'aurais pu être de ces rebelles... Sans doute le suis-je vraiment dans l'une de mes vies parallèles? Mais alors ma tempête intime s'inscrit dans la dimension collective, comme celle de Didier Eribon qui épouse le mouvement gay pour accéder enfin à lui-même. Nous avons besoin de la force donnée par l'action politique, toute la difficulté étant de trouver au gré des époques et des situations personnelles la cause qui pourra nous pousser à transcender nos hasards

d'appartenance, à sortir du rang, à vaincre nos égoïsmes et nos peurs, en un mot à nous dépasser.

Dans une réalité différente, j'endosse le costume d'une militante enchaînée avec ses camarades à des monuments mondialement connus, à des ponts dessinés par des architectes en vue, à des vestiges archéologiques ou à des sites naturels pour médiatiser des scandales écologiques, protester contre des guerres qui s'éternisent ou s'annoncent. Si « je est un autre » peut-être aussi est-il plusieurs, et alors, forcément, il y aurait une existence où mon corps affaibli ne serait pas en train de lutter misérablement contre la tuberculose. La théorie des mondes parallèles ne me semble pas plus fantaisiste, rocambolesque et saugrenue que celle qui postule une vie après la mort sous la forme d'une juste rétribution de nos actions. Qu'en penses-tu, Sabine ? Quelles sont tes conceptions ? Je peine à retenir ton attention. Tu t'inquiètes pour la scolarité de ta fille, tu t'affoles de ses retards, de ses devoirs abandonnés, de ses resquilles, tu te querelles à son propos avec ton mari ; vous vous demandez s'il serait bon de la surveiller encore plus étroitement ou, au contraire, de la laisser se déployer sans entraves pour expérimenter le réel dans un climat apaisé. La confiance, tu n'y crois plus vraiment. Je ne sais pas comment entrer en contact avec toi, ma romancière dissipée. Tu conserves sur ton bureau le manuscrit de Jean-François Hauduroy, tu l'ouvres, le refermes, le reprends, tu abandonnes sur son papier blanc une tache de Lapsang Souchong, le thé bien dégusté, et là c'est une trace de chocolat fourré mangue-coco, tu connais mon histoire

maintenant. Je pense que tu accumules de la durée, c'est ta manière personnelle de travailler, de trouver ton écriture au terme d'un processus tire-au-flanc, comme si le néant pouvait accoucher magiquement d'un univers, par sédimentation du vide et du temps. La course à pied complète cet arrangement : tu empiles aussi les kilomètres.

———— LAISSE TOMBER LES ANGES ————